

PEUR DANS LA VILLE
Une enquête du commissaire Féra

Roger Moiroud

Éditions ThoT
Polar

1.

Plusieurs années après, se remémorant sa carrière, le commissaire Féra gardait un souvenir particulier de cette affaire, une des plus délicates, des plus complexes qu'il ait eu à résoudre.

Tout avait commencé d'une façon étrange, sans qu'une enquête soit officiellement ouverte.

Régulièrement, quand il avait une heure de libre dans la journée, Féra aimait aller faire un tour au *Temps qui passe*, une librairie d'Aix-les-Bains installée rue Amédée Dardel, à deux pas de la rue de Genève. On y trouvait à la fois des romans récents, et un grand choix d'ouvrages anciens soigneusement sélectionnés par le propriétaire, Étienne Fortin. Féra y avait récemment découvert un surprenant roman policier d'Henry Bordeaux, *Murder Party*, publié en 1931 et oublié de tous. Il retrouvait dans cette librairie le plaisir qu'il avait autrefois, quand il habitait Paris, à feuilleter les livres des bouquinistes des bords de Seine.

Étienne Fortin tenait cette librairie depuis dix ans. Célibataire, il s'occupait seul de son magasin. Il n'était jamais

bondé, la plupart du temps occupé par des clients fidèles, auxquels il prodiguait conseils et suggestions de lecture.

Lors de la dernière visite de Féra, Fortin avait mis de côté pour lui une première édition de *Pietr-le-Letton* de Simenon, dans lequel Maigret apparaissait pour la première fois. Ému par cette attention, Féra l'avait chaleureusement remercié.

Inutile de dire que la mort d'Étienne Fortin, la semaine suivante, avait vivement touché Féra. Âgé de soixante ans, en bonne forme physique et morale, rien ne laissait présager sa mort soudaine. Il s'agissait, apparemment, d'un accident.

Féra avait été le premier à pénétrer dans les lieux. Il était midi.

Poussé par le beau soleil de juin, il se préparait à aller déjeuner à la terrasse de *La Rotonde*, lorsqu'il reçut un appel :

— Bonjour, commissaire, Gérard Dumay à l'appareil.

Dumay était professeur de français, familier de la librairie. Féra avait souvent eu l'occasion de bavarder avec lui.

— Je me permets de vous appeler parce que la librairie de Fortin n'est toujours pas ouverte. Le rideau de fer est baissé, sans aucune indication particulière sur les raisons de cette fermeture. J'ai peur que quelque chose ne soit arrivé... Si vous pouviez passer, ça nous permettrait d'en avoir le cœur net. Je suis en compagnie d'une dizaine d'habitues qui, comme moi, s'interrogent.

— Je serai là dans cinq minutes, dit Féra.

En effet, en arrivant sur les lieux, Féra trouva devant la librairie un attroupement d'une quinzaine de personnes.

Gérard Dumay vint au-devant de lui :

— Je vous ai peut-être dérangé pour rien, mais nous sommes inquiets.

Féra connaissait les habitudes de Fortin. Il contourna seul la librairie, demandant au groupe de l'attendre. Tous les soirs, le libraire baissait son rideau de fer, puis sortait par une porte située à l'arrière, donnant sur une cour où il garait sa voiture, un Berlingo Citroën, pratique pour ses livraisons.

La voiture était toujours là et la porte n'était pas fermée à clé.

Non sans une certaine appréhension, Féra entra dans la librairie. La porte ouvrait sur la réserve où Fortin stockait ses livres. Là, se trouvait une vingtaine d'étagères couvertes de livres, qui montaient jusqu'au plafond, trois bons mètres plus haut. En longeant les rayonnages, Féra découvrit ce qu'il redoutait : tout un pan d'étagères s'était effondré. Un amas de livres gisait sur le sol. Féra se pencha. Sous les livres, très lourds – des encyclopédies, des ouvrages consacrés à l'art – il y avait une échelle, et sous cette échelle le corps sans vie du libraire, baignant dans une mare de sang, la tête fracassée par le poids des livres.

Féra supposa qu'en voulant atteindre un livre placé haut, Fortin avait perdu l'équilibre. Il avait dû alors s'agripper à l'étagère pour éviter de chuter, en vain. Une fois au sol, celle-ci avait basculé et le poids des livres lui aurait écrasé le visage.

Il appela aussitôt le docteur Delusier pour qu'il puisse venir faire les constatations légales.

Il prévint également, Marc Verlot, le procureur de la République.

Puis, de l'intérieur, il remonta le rideau de fer et, très ému, informa les personnes rassemblées devant la librairie de la mort accidentelle de Fortin. Il ne leur permit pas d'entrer, et attendit devant la vitrine l'arrivée du docteur Delusier.

Le médecin ne put que confirmer le décès du libraire, estimant que la mort remontait à la soirée de la veille, à la fermeture du magasin. La police scientifique ne retrouva sur les livres, sur l'étagère et sur l'échelle que les empreintes de Fortin.

Compte tenu de l'état de la tête, Louise Valin, le médecin légiste, estima que la mort était due à l'écrasement de la tête par les livres.

Le frère de Fortin, qui vivait à Paris, descendit pour s'occuper de l'enterrement. Féra y assista. Il y avait beaucoup de monde. Fortin était un libraire apprécié.

Ce malheureux accident avait suscité un grand émoi dans la ville d'Aix-les-Bains. La disparition du gérant d'une librairie aussi réputée que *Le Temps qui passe* avait affecté de nombreux Aixois.

Féra ne pouvait s'empêcher, sans que rien ne vienne le confirmer, d'imaginer que cette affaire avait une origine criminelle. Il avait été le premier sur les lieux. Les étagères étaient lourdement chargées. Elles n'étaient pas fixées au mur. Certes, si Fortin s'y était agrippé, il avait pu les faire basculer ; mais il savait très bien que c'était risqué.

Occupé par d'autres enquêtes, Féra avait fini par ne plus

penser à cette affaire. Il allait désormais acheter ses livres dans d'autres librairies d'Aix-les-Bains.

C'est un mois plus tard que survint le second drame. D'habitude, vers six heures, Georges Belfond, le boulanger, remontait du fournil, où il avait travaillé une grande partie de la nuit, des corbeilles de pain chaud et de viennoiseries que son épouse, Lucienne, disposait dans les rayons. Leur boulangerie, rue François Cachoud, près de la mairie, était connue et appréciée. Elle ouvrait tous les jours à 7 heures.

Or, ce matin-là, comme elle le raconta par la suite à Féra, Lucienne Belfond s'était étonnée, vers 6 h 15, de ne pas voir son mari remonter. Elle était descendue au fournil et avait découvert une scène horrible : Georges avait la tête engagée dans le four. Elle s'était précipitée, avait libéré, non sans mal, le corps, mais il était trop tard. Son mari était mort, le visage complètement carbonisé par la chaleur du four.

Secouée de violents sanglots, elle s'était écroulée, en larmes, à côté du corps de son mari. Elle était restée ainsi, prostrée, plusieurs minutes, puis était remontée à la boutique et avait aussitôt appelé le commissariat.

C'est Isabelle Dubaye, l'adjointe de Féra, venue de bonne heure pour clore un dossier urgent, qui prit son appel :

— J'arrive tout de suite, dit-elle à Lucienne. Surtout, ne touchez à rien !

La scène était horrible, la vue du visage de Georges Belfond insoutenable. Isa demanda à Lucienne un drap pour couvrir le corps de son mari, puis elles remontèrent

toutes les deux dans la boutique. Isa inscrivit « Fermeture exceptionnelle » sur une feuille de papier qu'elle fixa sur le rideau de fer encore baissé à cette heure, puis téléphona à Féra, qui finissait son petit déjeuner sur sa terrasse, en compagnie de son chien Pluche :

— J'appelle le procureur de la République et l'équipe scientifique, et j'arrive ! dit Féra.

C'était la seconde mort d'un commerçant aixois. Et, cette fois, on ne pouvait raisonnablement pas parler d'accident ou de suicide. Comment imaginer qu'un boulanger mette volontairement la tête dans son propre four ?

Une fois sur les lieux, Féra interrogea Lucienne Belfond qui lui fit le récit de son horrible découverte quand elle fut en état de lui répondre.

— Georges n'avait aucune tendance au suicide. Nous avons une fille, Aline, qu'il aimait beaucoup, et la boulangerie marche bien, précisa-t-elle avant de s'interrompre, secouée par les sanglots.

L'équipe scientifique arriva très vite et se mit au travail. Deux heures plus tard, elle avait terminé.

— Vous aurez notre rapport demain, annonça Christian Kubler, le chef de l'équipe scientifique.

Féra appela alors les Pompes funèbres afin qu'ils enlèvent le corps et le déposent à l'Institut médico-légal de Chambéry, où le docteur Louise Valin procéderait à l'autopsie.

Féra revint vers Lucienne Belfond, qui avait retrouvé son calme :

— Y a-t-il un moyen d'accès au fournil, autre que la boutique ?

— Oui. À gauche du fournil, il y a une petite porte qui donne sur une ruelle rejoignant la rue François Cachoud. Georges l'utilisait pour échapper à la chaleur du fournil. Il la laissait souvent entrouverte pendant son travail.

— Nous vous préviendrons dès que vous aurez la possibilité de récupérer le corps de votre mari, afin que vous puissiez organiser l'enterrement. Avez-vous quelqu'un auprès de vous pour vous aider ?

— Oui, ma sœur et son mari habitent Aix. Je vais leur téléphoner.

— N'hésitez pas à m'appeler, pour n'importe quelle raison, dit Féra en tendant à Lucienne sa carte de visite.

Quand il arriva au commissariat, Isabelle Dubaye et Renaud Durieux, ses deux adjoints, étaient là et guettaient manifestement sa venue.

Il les invita à le rejoindre dans son bureau, ce qu'ils firent après avoir pris un café au distributeur en passant.

— Alors, les enfants, que pensez-vous de cette affaire ? leur demanda Féra.

— Rien de bon ! répondit Renaud. Je crains surtout que les médias ne fassent le lien avec le libraire. Deux commerçants aixois morts en un mois, ça fait beaucoup ! D'autant que la mort du boulanger est, selon toute vraisemblance, d'origine criminelle. Qui nous dit que celle du libraire ne l'est pas aussi ? Notre conclusion d'une mort accidentelle, dans le cas de Fortin, a peut-être été un peu trop rapide ?

— Je partage le point de vue de Renaud, reconnu Isa. Nous avons intérêt à trouver très vite l’assassin du boulanger pour éviter que la peur ne s’empare de la ville !

À peine la réunion terminée, Féra reçut un appel de Claudia, sa compagne, désormais rédactrice en chef de l’agence du *Dauphiné* d’Aix-les-Bains :

— Bonjour, Philibert, dit-elle d’un ton laconique, j’aimerais que l’on parle des deux commerçants morts. Je t’invite à déjeuner chez moi. Apporte une bouteille de vin rouge. À tout à l’heure !

D’habitude, Claudia l’invitait à dîner. Elle devait vouloir boucler son article pour le lendemain.

Féra repassa chez lui en fin de matinée. On était en juin et la journée ensoleillée avait un avant-goût de vacances. Féra prit dans sa cave un vin californien de la maison Gallo – un Turning Leaf Zinfandel 2006 – et décida d’emmener Pluche, qui aimait aller chez Claudia.

Exceptionnellement, en raison du beau temps, ils déjeunèrent sur le balcon de l’appartement de Claudia, d’où l’on avait une vue imprenable sur la ville d’Aix-les-Bains, en contrebas, et un peu plus loin, sur le lac du Bourget et la Dent du Chat.

Lorsque Féra fut installé, Claudia apporta, comme dans les grands restaurants, un plat couvert d’une cloche. Lorsqu’elle la souleva, Féra découvrit un risotto aux cèpes, un de ses plats favoris. Le vin californien s’accordait parfaitement au moelleux du risotto et à la saveur puissante des

cèpes. Il leur rappelait des souvenirs : alors qu'ils habitaient tous les deux à Paris, ils avaient fait un voyage aux États-Unis. Un circuit classique des Grands Parcs de l'Ouest américain : Grand Canyon, Monument Valley, Death Valley, San Francisco... Leur long périple s'était achevé par Las Vegas et leur avait donné l'occasion de découvrir et d'apprécier les vins californiens.

Le repas terminé, alors qu'ils savouraient leur café, Claudia aborda l'affaire qui secouait la ville :

— Demain, à Aix, les gens vont s'arracher *Le Dauphiné* dans l'espoir d'en apprendre plus sur ces deux morts. Mais, très franchement, je ne sais pas ce que je vais pouvoir leur dire ! J'aimerais avoir ton sentiment.

— Pour Georges Belfond, l'origine criminelle ne fait, pour l'instant, aucun doute. J'ai du mal à croire à un accident et il n'avait, apparemment, aucune raison de se suicider. S'il s'agit bien d'un meurtre, il ne reste plus qu'à trouver le mobile du crime et le meurtrier, ajouta-t-il avec un sourire, mais je ne peux pas te promettre que ce soit fait pour demain... En ce qui concerne Fortin, l'accident est l'hypothèse la plus plausible : perdant l'équilibre, il se serait instinctivement raccroché à l'étagère qui se serait alors effondrée sur lui. Mais, avec cette seconde mort, on ne peut pas totalement exclure l'hypothèse criminelle. Dans les deux cas, curieusement, une porte non fermée a peut-être permis à l'assassin de pénétrer les lieux, et d'en ressortir à l'abri des regards.

— Merci, Philibert, pour cet éclairage. Je n'ai plus qu'à écrire mon papier. C'est à moi désormais de prendre mes responsabilités.